Jeudi 30 juin 2016 – 05 h 56 [GMT + 2]

NUMERO 592

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Le toupet d'un homme politique

L'inconscient, c'est la politique, la chronique de Réginald Blanchet

Ce texte fait suite à ceux du même auteur dans Lacan Quotidien 588 et 589.

Une chose est sûre : le style du candidat à la présidence des Etats-Unis qu'est Donald Trump plaît (1). Plus que jamais, ici le style, c'est l'homme. Et l'homme, en l'occurrence, c'est tout à la fois un récit, une image et un personnage. Autant dire tout un spectacle.

Il se pourrait bien dès lors que le secret de l'affaire réside dans cette conjonction même, à savoir que le vote des électeurs aux primaires du Parti républicain a été le vote de *spectateurs*, que l'homme politique de leur goût est essentiellement une *image*, que le personnage qui l'incarne est à définir comme un *entertainer*, et que la politique elle-même ne ressortit plus qu'à l'ordre du *divertissement* – d'un type singulier sans doute. L'étonnement qui saisit l'observateur serait alors de l'ordre de l'émoi que provoque un certain effet-vérité qui, telle la torpille évoquée par Ménon affronté à l'homme de vérité qu'était Socrate, vous frappe de paralysie dès qu'elle vous atteint. La faculté de juger en proie alors au désarroi entraîne le suspens du jugement, et la pensée se retrouve impuissante à décider du vrai et du faux.

La révolte en trompe-l'oeil

La question qui fait l'embarras général est : comment un personnage si peu sympathique, imposteur, misogyne, médiocre, vulgaire, raciste, cynique et peu scrupuleux, peut-il séduire autant ? La réponse, faudra-t-il s'y résoudre, gît sans doute dans la conjonction de ces caractéristiques elles-mêmes. Elle serait propre à rassembler la masse de l'électorat populaire de D.T. Non pas que tous autant qu'ils sont, et chacun d'eux en particulier, épousent l'idéologie que dessinent les arêtes du discours de D.T., mais bien plutôt que ce discours, en tant qu'il fait sécession avec la *political correctness*, s'avère apte à porter le ressentiment (2) – différencié, certes, selon les strates sociales et leurs intérêts, mais constamment virulent – de nombre de citoyens enclins à se révolter, à en découdre de façon générale avec « le Système », de façon immédiate avec l'ère Obama, et avec les prolongements de la politique du *New Deal*.

Mais, et c'est là sans doute la spécificité du « phénomène Trump », ce discours de révolte relève foncièrement de la mise en scène. C'est du spectacle. Ce n'est pas dire qu'il n'est pas effectif, mais simplement qu'il se consume dans le *donner à voir* public. Le fait rejoindrait le statut même du politique aujourd'hui : il est devenu un *divertissement*. Il ressortit à ce qu'Umberto Eco a appelé « la carnavalisation de la vie », dont faisait un des portants du mode actuel de la civilisation occidentale : être non seulement une civilisation du spectacle mais un spectacle où la vie elle-même est représentée comme un éternel carnaval. C'est, en somme, le regard en fête.

Donald vend la mèche

Ne serait-ce pas là tout compte fait le secret de Donald Trump ? Avoir saisi ce ressort de la vie contemporaine et se prêter avec talent à le satisfaire ? Le surprenant est que ce talent lui-même est un oxymore : c'est l'art d'exceller dans la médiocrité, le don de pousser la médiocrité à la perfection. C'est ce qui fait le carnaval animé par D.T., et sa ressource. C'est l'ordre établi renversé, mis sens dessus dessous, raillé, mis à nu, et joui tout cru comme grimace misérable du réel. Dans le spectacle où le carnaval se déploie comme dans son élément c'est la jouissance du regard, objet pulsionnel prévalent de la civilisation télévisuelle qui est la nôtre, qui se repaît sans fin, de *ce qui regarde* autant que de *ce qui se fait regarder*. Qui mieux que The Donald a su se faire l'agent de ce tour pulsionnel de la jouissance mise au diapason de la crise et de ses impasses, et de la touche de désespérance qui lui donne son piquant d'angoisse politique ? Ne serait-ce pas là ce dont D.T. a eu finalement l'inspiration et le toupet ?

La mèche de cheveux d'un homme politique n'a jamais été probablement source d'autant d'énigmes. On l'a crue longtemps postiche. Ce n'est pas sans raison. Car, il faut bien en convenir, elle n'est pas sans présenter on ne sait quelle note de bizarrerie, quel aspect bancal qui la fait apparaître mal accrochée, telle une pièce rapportée qui ne tombe pas d'aplomb. Ce trait, qu'aucune épithète autre que le vocable *peculiar* ne saurait rendre mieux, fait qu'elle vous saute immédiatement aux yeux et vous confisque le regard. La mèche de D.T., dira-t-on, c'est son *avatar* : la marque qui le signale, marque de fabrique en forme de *punctum* (Barthes) photographique. Disons qu'elle s'érige dans sa mutité et sa protubérance assez délibérément comme un fétiche : elle signale le voisinage de la castration. D.T. porterait celle-ci comme un diadème à l'instar du bouffon qui l'endosse dans sa plénitude comme l'y destine sa fonction.

Cela concorde avec la misogynie, affichée sans complexe, du personnage. Elle n'est que l'autre nom de sa protestation virile, de la castration dont il ressent la menace, on l'aura compris. Face à Hillary « qui en a » à en revendre (des diplômes, du savoir, de l'expérience politique, des électeurs en nombre, un avenir, un sacré caractère et beaucoup d'allant), The Donald fait pâle figure, coiffé d'une tignasse peroxydée d'un autre âge, qui donne à son chef une allure de tête de Méduse insolite. On devine en effet la calvitie qui s'étire en sourdine et paraît sur le point de faire surgir tout à trac sous nos yeux, *horresco referens*, le spectacle d'une Méduse chauve... Tout porte à penser, à suivre Freud, que D.T. exhiberait sa mèche comme on exhibe son organe en guise *d'apotropaion* pour « intimider l'esprit malin » (2), celui de la diablesse de femme qui en a.

Jouissance de la charogne

De même empan que sa protestation virile, le ressort de la parole dans la bouche du rhéteur semble réduire celle-ci au rang de la jaculation bravache. C'est là, pour finir, le nom réel de la démagogie qui s'impose à l'évidence comme la caractéristique de la posture publique de D.T. Il n'en fait pas mystère, se targuant de pouvoir dire tout et le contraire de tout (ce qu'il appelle sa flexibilité) et de le faire valoir en guise de seul programme. Comme si la seule politique dont il envisagerait de se prévaloir se faisait à l'aune de la parole mille fois bafouée pour n'étaler plus que la libido mauvaise que charrient l'injure et une jactance toujours à portée de la bouche d'égout.

La démagogie imputée au candidat Trump ne parvient à rendre compte de son succès électoral (auprès des seuls 6 à 8% du corps électoral américain qui ont pris part aux primaires du parti républicain) qu'à prendre sa dimension réelle. Elle se déploie en effet dans l'espace où le commentateur, théoricien ou homme d'action, ose à peine s'avancer et qui fait son embarras intellectuel, soit cette zone exactement où la jouissance de la parole se mue en *jouissance de la charogne* (Lacan).

Ce régime de jouissance vaut tout à la fois pour l'agent et l'avatar qu'est à proprement parler Donald Trump. Sans doute est-ce ce qui lui vaut, de la part du grand architecte de la campagne présidentielle victorieuse de George W. Bush que fut Karl Rove, l'épithète, élogieuse en son genre, de « *complete idiot* » (4). Cela ne vaut pas moins pour le noyau de sa clientèle électorale qui lui a exprimé tout l'amour qu'il se pouvait aux primaires du parti républicain (5). À ce noyau s'adjoint déjà – maintenant que Paul Ryan, le représentant des Républicains au Congrès, vient d'adouber The Donald comme celui dans lequel le Grand Old Party met toute son affection – la cohorte des habiles et des cyniques. Hillary n'aura pas droit à l'erreur. Et Bernie Sanders devra faire l'effort de s'en tenir à discriminer l'ennemi principal de l'ennemie secondaire, la contradiction principale des contradictions au sein du peuple (Mao Tse-toung). Mais Bernie, fions-nous aux apparences, n'est pas méchant. *Quite a nice guy*, dirait-on. C'est ce que Paul Krugman, pour sa part, voudrait accroire (6). C'est à espérer en tout cas. Pour la liberté de parole, et la dignité qui devrait lui revenir en tout état de cause dans son exercice dans l'espace public.

1 : Voir la correspondance en date du 20/12/2015 de Iris Deroeux, sur *Mediapart.fr*
2 : Thomas B. Edsall, « The Anti-P.C. Vote », *NYT*, 01.06.2016. Lire « Political Correctness » pour « P. C. ».
3 : « La tête de Méduse », 1922, in Résultats, idées, problèmes, t. II, PUF, Paris, 1987, p. 50.
4 : « At odds publicly, Donald Trump and Karl Rove hold a private meeting », *NYT*, 02.06.2016.
5 : Jill Abramson, « Could Donald Trump the actor win the election for Trump the candidate? », *The Guardian*, 26.04.2016.
6 : « Feel the Math », *NYT*, 30.5.2016, « Bad Narratives », *NYT*, 31.5.2016.

****

Brexit : ou populisme de gauche, ou ultra droite

par Jorge Alemàn

Il est indispensable tout d'abord de poser qu'il n'y a de populisme que de gauche. Le populisme est en effet la version rénovée de l'émancipation lorsque la période historique de la révolution est arrivée à son terme, et que son supposé Sujet historique s'est éteint. Le populisme n'advient que dans un moment toujours contingent et situationnel. Il se construit autour du vide du sujet à partir d'une variété instable de demandes équivalentes et insatisfaites qui ne s'organisent qu'à partir d'un point de capiton, donné par un signifiant sans signification. Il prend alors la forme d'un peuple capable de s'affronter à un antagonisme.

A partir de cet antagonisme s'institue une nouvelle confrontation sociale. Au contraire, l'ultra droite prétend instaurer une totalité qui se soutient face à une exception qui la menace en son aspiration à une identité pleine et homogène. Il n'y a pas de populismes de droite pour la bonne raison que l'ultra droite vise toujours à se maintenir telle qu'elle est.

Aussi, si l'on veut maintenir à tout prix une Europe sans mémoire, qui n'aurait pas tiré les véritables conséquences de la Shoa, une Europe dominée entièrement par les marchés et le cynisme des politiciens néolibéraux, si on a étouffé la Grèce et sa tentative solitaire d'obtenir sa souveraineté (1) et si l'on ridiculise, parodie et diffame en permanence les mouvements latino-américains et leurs essais de construction politique contre-hégémonique face à l'Empire –, si on a cédé sur les thèmes de la construction populaire, de la souveraineté, de l'antagonisme, pour présenter l'Europe allemande de l'Euro comme la panacée de la démocratie progressiste occidentale, alors, que l'on ne s'alarme pas ensuite de l'escalade fasciste qui traverse les secteurs ouvriers et populaires du continent en ce qui concerne l'immigration.

Depuis un moment déjà, les politiciens conservateurs et ceux qui s'auto désignent comme progressistes ont sous les yeux l'œuf du serpent et le serpent lui-même. Pourtant, c'est uniquement le « populisme » de Podemos qui les horrifie, une force qui, solidaire avec d'autres, a l'audace de proposer la seule limite qui puisse encore valoir face à l'avancée de l'ultra droite : la construction d'une Europe libre, juste et souveraine, libre de ses choix au regard du dispositif de pouvoir constitué par les corporations.

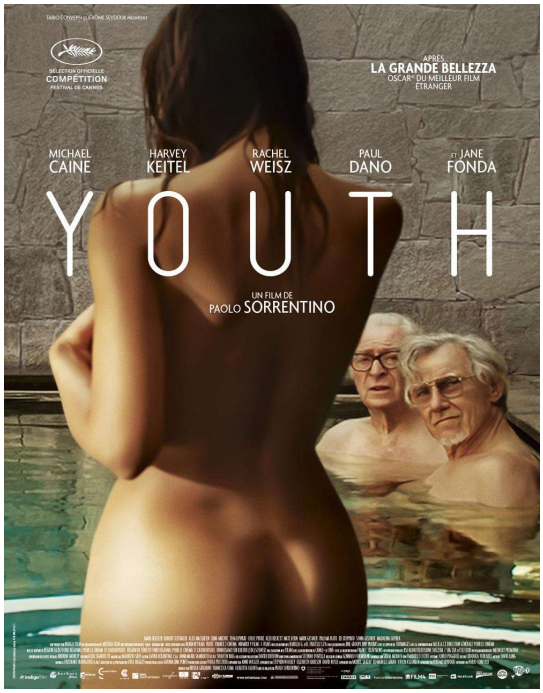
1 : En Février 2015, pendant plusieurs semaines suivies de négociations avec les autorités financières européennes, la presse a parlé de Grexit pour désigner les annonces faites par Alexis Tsipras, leader du parti Syriza , que la Grèce était prête à abandonner la zone Euro plutôt que de se plier aux politiques d'autorité européennes.
http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2015/02/11/20002-20150211ARTFIG00430-que-signifie-le-grexit.php

****

Youth ou le désir

par Lucia d'Angelo

Dans *La grande Belleza*, oscar du meilleur film étranger aux Academy Awards en 2013, le réalisateur Paolo Sorrentino parlait de la décadence de la société à travers le portrait d'un écrivain. Avec *Youth* (2015), allant encore plus loin, il divise la critique, faisant cette fois référence selon des points de vue très différents aux arts de la musique et du cinéma. Le discours cinématographique y est aussi féroce qu'il est cru, et beau. Le jeu des acteurs Michael Caine et Harvey Keitel, qui tissent un discours en parfaite harmonie, fait dire à certains critiques que le film est « parfait », à d'autres, qu'il n'atteint pas les sommets de *La grande Belleza*.



Youth est une réflexion sur le passage du temps et sur les désagréments de la vieillesse, incarnée par le personnage du prestigieux compositeur Fred qui passe ses vacances dans un hôtel des Alpes, où se pratique un véritable culte de la vie saine et des soins corporels. Il est accompagné de sa fille et de son ami de toujours, Mick, un réalisateur de cinéma qui a du mal à trouver le scénario de ce que l'on suppose devoir être son dernier film – alors qu'il est entouré de jeunes collaborateurs pour mener à bien ce projet.

Ce luxueux établissement de bains est entouré de magnifiques paysages qui invitent autant à la mise en scène de la vie contemplative, qu'à celle d'une réflexion, solitaire ou partagée, sur le passé et le présent par les deux amis qui se connaissent depuis quarante ans. Les pensionnaires bénéficient des soins corporels qui permettent d'entretenir leur physique et de retarder les marques du temps. Le spectateur est invité à regarder de très près, en plan rapproché, ces corps, certains jeunes, d'autres vieux, qui paradoxalement se donnent à voir comme beaux.

Le temps presse les deux personnages, mais pas de la même manière. Il y a longtemps que Fred a renoncé à sa carrière musicale, et il profite tranquillement de son temps. Son rythme vital n'est inquiété que lorsque surgit le désir de l'Autre, incarné par quelqu'un qui souhaite qu'il retravaille. Mick, lui essaie sans relâche de se débattre contre le temps qui lui reste, miné par l'anxiété, à la recherche du scénario qui couronne sa carrière de cinéaste.

Un scénario de fiction pour le parlêtre

Pour le spectateur, peut-être le film a-t-il le défaut de mettre trop l'accent sur les images plutôt que sur les mots ; mais pour un psychanalyste, il permet de montrer parfaitement la complexité de la relation d'un sujet à son corps et à son désir. De plus, il établit un lien avec l'art, héritage de l'homme qui lui survivra : un véritable scénario de fiction pour le parlêtre.

D'une part, le musicien qui refuse qu'une de ses chansons les plus populaires soit interprétée par tout autre jeune femme que son épouse. De l'autre, un cinéaste préoccupé de ses travaux passés et du déclin de sa carrière – le point clé du film tient à ce testament, recherche d'une espèce de rédemption. Nostalgie d'une jeunesse que l'on envie – Sorrentino rend à nouveau ici un discret hommage à Fellini –, d'un amour perdu dans l'oubli, d'une carrière faite de succès, ou encore d'une passion, tandis que la vie passe, implacable. Le regard de Caine et les actions de Keitel nous montrent le choix forcé de leurs propres fantasmes.

Ainsi la trame fantasmatique de la rencontre n'est en rien complexe. Elle se situe au printemps, lorsqu'ils sont en vacances dans cet élégant établissement thermal où le culte du corps est maître. Et dans leur conversation. Les deux amis savent que le temps leur est compté, et décident d'affronter ensemble l'avenir. Ils regardent avec curiosité et tendresse les vies confuses de leurs enfants et celles d'autres hôtes, jeunes et moins jeunes ; en somme, les vies de ceux qui, contrairement à eux, semblent avoir toute la vie devant eux. Mais dans cette sorte de vie contemplative, où le traitement de la jouissance des corps occupe le premier plan, Fred et Mick ne contemplent pas les choses sous le même angle depuis ce point de vue privilégié, et n'attendent pas de la même manière ce que le futur a à leur offrir. Tandis que Mick est pressé de terminer le scénario de ce qu'il imagine être son dernier film, Fred, qui a renoncé à sa carrière musicale, n'a aucune intention de s'y vouer à nouveau comme s'il avait tout le temps devant lui. Seul le désir de l'Autre convoquera Fred à parier à nouveau pour la vie. Son ami Mick, lui, ne sera pas de la partie.

Le passage du temps

En toile de fond, derrière l'écran, la rencontre de ces deux amis m'a évoqué le merveilleux texte de Freud « Fugitivité » (1916), écrit en 1915 pour la Société Goethe de Berlin, afin de collaborer à un volume commémoratif aux côtés d'autres auteurs et artistes connus, passés et présents. Il s'agit sans aucun doute d'une anticipation de « Deuil et mélancolie » (1917) – rédigé aussi en temps de guerre.

Dans cet écrit, Freud mentionne une promenade estivale dans la campagne des Dolomites en compagnie d'un ami taciturne et d'un jeune poète. Le jeune poète admirait la beauté de la nature, mais sans s'en délecter. Il était tourmenté par l'idée que toute cette beauté était destinée à disparaître. Si tel n'eût pas été le cas, il l'aurait aimée et admirée. Elle lui semblait alors sans attrait, puisque transitoire et donc condamnée par le passage du temps.

Freud attribue à ses amis des positions distinctes quant aux mouvements de l'âme. L'une est celle d'une douloureuse lassitude du monde, c'est celle du jeune poète ; l'autre, (celle de « l'ami taciturne »), est révoltée contre cette position : « cette exigence d'éternité -soutient-il- est trop nettement un succès de notre vie de souhait pour pouvoir prétendre à une valeur de réalité. » (1)

Freud n'a pas cherché à mettre en doute la fugitivité universelle du temps, ni à exiger l'exception du beau et de la perfection. Mais il a bien disputé au poète pessimiste le fait que cette « *passagèreté* » du beau porte en elle sa dévalorisation. Au contraire, pour Freud, la valeur de la fugitivité est celle de la rareté du temps. Ainsi, la restriction de la possibilité de la jouissance la rend plus appréciable : « Nous voyons disparaître pour toujours la beauté du corps et du visage durant notre vie propre, mais cette brièveté ajoute à ses charmes un charme nouveau » (2).

Sorrentino crée les deux faces d'une même pièce, comme le fait Freud à travers les deux personnages qu'il présente dans le texte de 1916 intitulé *Fugitivité* ou encore « *Passagèreté »* selon les éditions françaises. Soit on opte lors du deuil pour le pari du désir soit on opte pour le passage à l'acte car l'on ne peut supporter la perte, dans le texte de Freud cela vise le jeune poête face à l'imaginarisation de la mort.

Le film, « Youth (Jeunesse) », surprend le spectateur parce qu'il invente un scénario et des personnages qui mettent en scène le contraire de ce qu'annonce le titre. Mais justement on trouve ici – ce qui coïncide avec la réflexion de Freud – que rien ne montre ou n'est plus valorisé que ce qui se cache, se perd, la jeunesse qu'ils n'ont plus. Les deux amis passent des heures à contempler les autres corps et la nature durant leurs promenades Le prisme du regard est plus présent encore que les mots qu'ils échangent.

Grâce à Freud nous savons que le deuil de la perte de ce que nous avons aimé ou admiré est une grande énigme qui nous conduit vers « d'autres choses obscures », dont la jouissance. Mais également, qu'aussi douloureuse que puisse être cette perte et le renoncement à ce qui est perdu, le deuil se consume lui-même : « Lorsqu'il (le sujet d'un deuil) a renoncé à tout ce qui était perdu […] voici que notre libido redevient libre pour, dans la mesure où nous sommes encore jeunes et pleins de force vitale, remplacer ses objets perdus par des objets nouveaux, si possible tout aussi précieux ou plus précieux » (3). Il s'agit seulement de parier sur le désir qui anime la vie – car, avec Freud, le pari du désir est ce qui permet de supporter la vie. La vie, on ne peut rien faire d'autre que la vivre.

Au-delà de ce qu'a inévitablement évoqué pour moi-même cet article de Freud et de surcroît pour l'être parlant en général, il y a eu, entre la conception du désir à l'époque victorienne de Freud et le désir et la jouissance à notre époque une évolution majeure, voire une rupture. Comme le souligne Eric Laurent, « La structure du désir d'un sujet, en tant qu'il n'est pas le phallus, se sépare de celle qui émane de la tragédie oedipienne, c'est-à-dire qu'il se situe en dehors des références d'ordre symbolique. […] C'est cela qui définit la subjectivité moderne, l'expérience du désir moderne. » (4) En tout cas, l'expérience du désir trouvera sa réalisation dans un pari qui est toujours singulier.

Traduit de l'Espagnol par Perrine Guéguen

1 : Freud, S., *Passagèreté,* (1916), Paris , PUF, 1988 vol.XIII, p. 326
2 : Ibid. p. 327
3 : Ibid.p. 328
4 : "Qué es un psicoanálisis orientado hacia lo real", Conferencia impartida en el Ateneu Barcelonés, 8/06/2014, en Revista Freudiana, Nº 71, Escuela lacaniana de Psicoanális, Barcelona, 2014.

Lacan Quotidien
publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction
directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture
anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe
édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter @lacanquotidien

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.